

VI
FRANZISKA
LE CHÂTEAU DE WETTERSTEIN

Le théâtre complet de Frank Wedekind
aux éditions THEÂTRALES

I

LE PEINTRE MINUTE - LES JEUNES GENS
L'ÉVEIL DU PRINTEMPS - LE SPECTRE DU SOLEIL

II

LA BOÎTE DE PANDORE
L'ESPRIT DE LA TERRE - LULU

III

LE MARQUIS DE KEITH - LE CHANTEUR D'OPÉRA
L'ÉLIXIR D'AMOUR

IV

LA MORT ET LE DIABLE - LE ROI NICOLO
KARL HETMANN, LE GÉANT NAIN

V

MUSIQUE - LA CENSURE
OAHA. LA SATIRE DE LA SATIRE

VI

FRANZISKA - LE CHÂTEAU DE WETTERSTEIN

VII

SAMSON OU HONTE ET JALOUSIE - BISMARCK
ÜBERFÜRCHTENICHTS - HÉRACLÈS

FRANK
WEDEKIND
THÉÂTRE COMPLET

VI

FRANZISKA • LE CHÂTEAU DE WETTERSTEIN

SUIVI DE
NOTES ET DOCUMENTS

édité sous la direction de
Jean-Louis Besson

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions T H E A T R A L E S
M a i s o n A n t o i n e V i t e z

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la



La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



© 1995, éditions THEATRALES
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-75-8

FRANZISKA

Un mystère moderne
en cinq actes

Traduction Eloi Recoing et Ruth Orthmann

*« Tourne sans crainte tes petits pieds vers le ciel !
Nous tendons
Nos bras suppliants ; mais non pas sans faute, comme toi. »¹*

à Artur Kutsch²

PERSONNAGES³

LE DUC DE ROTENBURG

LA DUCHESSE

LE BARON HOHENKEMNATH

GISLIND DE GLONNTHAL

LE RÉVÉREND PÈRE EMMERAN

LE PRÉFET DE POLICE DE ROTENBURG

MADAME EBERHARDT

FRANZISKA, *sa fille*

LE DOCTEUR HOFMILLER, *chimiste*

VEIT KUNZ

LE DOCTEUR MALKOLM

KIESGRÄBER

KULLMANN

LAURUS BEIN

HAGELMEIER

GESPENSTERSCHRECK

ROHRDOMMEL

SCHLAMMGRUNDEL

SPREIZFÜSSCHEN

KARAMINKA

MAUSI

LE LIEUTENANT DIRCKENS

SOPHIE, *sa sœur*

LYDIA ZIPFL, *danseuse*

Un enfant

Un dragon

RALF BREITENBACH, *acteur*

WILLIAM FAHRSTUHL, *correspondant d'un journal*

Un régisseur

Un serviteur en livrée

LE DOCTEUR HORNSTEIN, *médecin*

KARL ALMER, *peintre*

Le petit VEITRALF

Laquais, palefreniers, chanteuses du cœur

Certains rôles peuvent être joués par le même acteur :

LE DUC, LE DOCTEUR MALKOLM, KARL ALMER

LA DUCHESSÉ, GESPENSTERSCHRECK

LE BARON HOHENKEMNATH, KIESGRÄBER

KULLMANN, LE RÉVÉREND PÈRE EMMERAN, WILLIAM FAHRSTUHL

LAURUS BEIN, LE PRÉFET DE POLICE, LE DOCTEUR HORNSTEIN

LE DOCTEUR HOFMILLER, *le régisseur*

HAGELMEIER, *la tête de chien, le serviteur en livrée*

KARAMINKA, LYDIA ZIPFL

LE LIEUTENANT DIRCKENS, *la tête de cochon*

UN ENFANT, VEITRALF

Cette pièce a été créée le 4 décembre 1995 au Carré Saint-Vincent (Centre dramatique national/Orléans-Loiret-Centre) dans une mise en scène de Stéphane BRAUNSCHWEIG, avec Olivier CRUVEILLER, Jean-Marc EDER, Philippe GIRARD, Florence HEBBELYNCK, Evelyne ISTRIA, Flore LEFEBVRE DES NOËTTES, Véronique LEMAIRE, Ariane MORET, Nicolas PIRSON, Daniel ZNYK. *Musiciens* : Lisa ERBÈS, Didier CASAMITJANA, Sylvie MAGAND.

MISE EN SCÈNE

PREMIER TABLEAU : En toile de fond, une pièce avec une fenêtre centrale par laquelle entre Veit Kunz. Sur la gauche, une fenêtre ouverte. Sur la droite, une porte. Un bureau et une chaise. Un canapé et une table.

DEUXIÈME TABLEAU : En toile de fond, un salon avec une porte centrale grande ouverte. Sur la droite et sur la gauche, l'espace n'est pas clos. Trois tables avec des chaises. L'arrière-plan est éclairé en rouge.

TROISIÈME TABLEAU : En toile de fond, une pièce avec une porte centrale. Un canapé et des chaises.

QUATRIÈME TABLEAU : En toile de fond, une salle avec une porte centrale. Sur la droite et sur la gauche, des portes sur châssis. Pas de meubles.

CINQUIÈME TABLEAU : Rideaux noirs. Un bureau et une chaise.

SIXIÈME TABLEAU : En toile de fond, une forêt avec ses coulisses. Le bassin d'une fontaine.

SEPTIÈME TABLEAU : En toile de fond, une prairie. Et devant, un escalier, encadré par l'avancée des coulisses de la forêt.

HUITIÈME TABLEAU : En toile de fond, un mur gris. Deux petits podiums, qui servent aussi de sièges.

NEUVIÈME TABLEAU : En toile de fond, une pièce avec des petites fenêtres de maison paysanne. Meubles paysans. Sur la droite, la porte de la chambre. Sur la gauche, un poêle de maison paysanne.

Les neuf tableaux se jouent dans des décors ouverts.

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Scène 1

Crépuscule dans la pièce. Sur le côté, une fenêtre grande ouverte. Ciel du soir lumineux.

LA MÈRE.— Etrange ! Le bourg est déjà dans l'obscurité la plus profonde, et ici, chez nous, il fait clair encore dans tous les recoins de la pièce.

FRANZISKA.— Cela vient du ciel. Cette lueur vert pâle au-dessus des montagnes ne peut guère se répandre plus bas. Au château, là-haut, chez nous, les pièces étaient sans doute encore plus claires.

LA MÈRE.— C'est vrai. Tu te souviens comme c'était magnifique, lorsqu'un orage éclatait la nuit ? Mais tu n'écoutes pas ce que je dis.

FRANZISKA.— Si, si, j'écoute. Les éclairs, depuis l'horizon, illuminaient les pièces.

LA MÈRE.— Evidemment, tu penses à ton amour. Il va venir encore aujourd'hui ?

FRANZISKA.— Possible. Je ne l'ai pas sollicité.

LA MÈRE.— Je ne sais pas bien quel sera ton destin. Mais tu suis ton propre chemin.

FRANZISKA.— Au contraire, je pense à vous. Comment ne vous êtes-vous pas dit, au moins une fois, que vous pourriez consacrer votre

LE CHÂTEAU
DE WETTERSTEIN

Pièce en trois actes

Traduction Jean-Louis Besson

Pour Kurt Martens
l'auteur de *Caritas Mimi'*

La pièce *Le Château de Wetterstein* contient mes réflexions sur les nécessités internes qui régissent le mariage et la famille. Le sujet, les événements, la marche de l'action sont totalement accessoires. Leur extravagance est due aux limites étendues et à la liberté de mouvement dont j'avais besoin pour faire place à mes conceptions. Progressions dramatiques et efficacité scénique me semblaient plus importantes. Avec tout le respect que je dois au critique, je le prie instamment de bien vouloir retenir son jugement sur ces qualités ou sur leur absence jusqu'à ce qu'il puisse le fonder sur des représentations effectives. Je ne serais pas étonné que cette pièce soit frappée par les interdictions de la censure : elles ne sont qu'une manifestation annexe et une conséquence logique de l'indifférence et de l'apathie notoires qui caractérisent notre vie publique dans son ensemble.

PERSONNAGES²

RÜDIGER, *baron de Wetterstein*

LEONORE VON GYSTROW

EFFIE, *sa fille*

MEINRAD LUCKNER

KARL SALZMANN

PROFESSEUR DR SCHARLACH

WALDEMAR UHLHORST

MATTHIAS TAUBERT

SCHIGABEK

HEIRI WIPF

CHAGNARAL TSCHAMPER D'ATACAMA

VAN ZEETER, *directeur d'hôtel*

DUVOISIN, *commissaire de police*

UNE FEMME DE CHAMBRE

UN GARÇON D'HÔTEL

DEUX GENDARMES

ACTE I

Scène 1

Leonore, trente-deux ans, dort couchée sur le canapé. Elle se réveille, bâille et se frotte les yeux. Elle se redresse.

LEONORE.— Quel est ce roman que je suis en train de lire ? — — *La Vie des esclaves en Europe*³ — — (*assise sur le divan*) et j'ai encore rêvé de lui. — - Dès que j'aurai bu mon thé, je cesserai de me faire des soucis inutiles. — (*elle se lève et sonne*) — Je saurai de nouveau parfaitement à quoi m'en tenir avec mes rêves.

UNE FEMME DE CHAMBRE.— Madame la commandante a sonné ?

LEONORE.— Le thé.

La femme de chambre sort.

Seigneur ! Il me semble qu'aujourd'hui encore il ne peut se passer de moi.

EFFIE.— (*quinze ans, entre*) Tu as demandé du thé, mère. Tu as bien dormi ?

LEONORE.— Qui te dit que j'ai dormi ?

EFFIE.— Je ne voulais pas te froisser. La plupart des gens dorment l'après-midi. — Dis-moi, chère mère, me permettrais-tu d'aller au théâtre dimanche prochain avec Gertrud von Rickenbach ?

LEONORE.— Mon enfant, tu me parles comme si je t'étais parfaitement étrangère.

EFFIE.— Fort possible. — Sans doute parce l'essentiel pour moi, dans les années à venir, est de ne pas me sentir étrangère à moi-même.

LEONORE.— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

EFFIE.— Mais, pour l'instant, en tout cas, l'essentiel pour moi est de faire un bon mariage.

LEONORE.— C'est bien naturel, mon enfant. Et j'ose espérer que ça ne te sera pas trop difficile.

EFFIE.— Sois sans inquiétude, mère. Je ne pense qu'à cela jour et nuit. — Voilà ton thé.

La femme de chambre apporte le thé et sort.

LEONORE.— (*versant*) L'important pour une femme, est de ne pas se laisser dégrader par le mariage. Une femme qui se sent malheureuse dans son mariage est toujours la seule coupable de son malheur.

EFFIE.— Pourquoi ne veux-tu pas m'autoriser à aller dimanche au théâtre ?

LEONORE.— Les mots me manquent, Effie. As-tu déjà totalement oublié ton père ?

EFFIE.— Mon père ne nous sera pas rendu parce que je n'irai pas au théâtre dimanche.

LEONORE.— Ce n'est pas tant de ton père qu'il s'agit dans cette incroyable ineptie, mais de toi-même. Jamais les gens n'ont autant de considération pour toi que lorsque tu honores ton père. Qu'es-tu de mieux que l'enfant de ton père ?

EFFIE.— Pour moitié. — Pour l'autre moitié, je suis tout de même aussi l'enfant de ma mère.

LEONORE.— Ce n'est pas ainsi que tu feras sortir le loup du bois⁴.

EFFIE.— Pour être franche, je ne pense pas souffrir de présomption ou de vanité. Mais, si je suis quelque chose, c'est grâce à toi, chère mère : en tout cas, je suis au moins un beau parti.

LEONORE.— Pour nous autres femmes, c'est une bonne réclame, ni plus ni moins. Une femme avisée préférera voir de sang-froid dilapider toute sa fortune avant de s'en prévaloir *une seule fois* comme d'un avantage personnel.

EFFIE.— (*gaiement*) Ma chère mère, il nous est d'autant plus indispensable de parfaire au plus tôt nos avantages et nos talents féminins.

LEONORE.— Là, je partage entièrement ton point de vue. Nous autres femmes n'avons jamais une assez haute opinion de nos avantages.

EFFIE.— Alors pourquoi ne veux-tu pas que j'aie dimanche prochain au théâtre ?

LEONORE.— Comment peux-tu me poser une question pareille ?! — Nous sommes en deuil !

EFFIE.— Depuis bientôt un an et demi !

LEONORE.— Sans compter qu'au théâtre tu pourrais être vue par quelqu'un — tant que tu seras ma fille je ne tolérerai pas que tu fasses aussi peu de cas de la mort de ton père !

EFFIE.— (*après un temps*) Mais, mère, tu sais bien que Gertrud von Rickenbach elle-même va au théâtre.

LEONORE.— Je l'ai entendu dire. C'est d'ailleurs ce qu'elle a de mieux à faire. Son père dissipe tout son bien et, avec le comportement de sa mère, il est totalement exclu qu'elle épouse quelqu'un de sa condition.

EFFIE.— Et si je me mettais en tête de rejeter énergiquement, d'un seul coup, toutes ces considérations de classe et de ne plus m'acharner à épouser quelqu'un de notre condition ? Et si j'allais tout simplement au théâtre ?

LEONORE.— (*simplement, sans gravité*) Malgré toute la peine que j'en aurai, dans ce cas, Effie, tu ne seras plus ma fille.

EFFIE.— Bien entendu, tu es d'emblée persuadée que je n'ai pas le moindre talent pour être actrice ?

LEONORE.— Et quoi encore ! C'est une parfaite ineptie. Premièrement, nous autres femmes sommes par nature des actrices nées, parce qu'une femme ne rend pas un homme heureux avec de la sincérité. Et, deuxièmement, tu viens d'une famille noble. Tu as déjà largement reçu dans ta chair et ton sang l'essentiel de ce que ces pauvres bougres qui vivent du théâtre font miroiter comme leur art dramatique. Mais laisse-moi te dire, Effie : celle qui se montre en public pour de l'argent n'appartient pas à la société. Je ne conteste absolument pas qu'il puisse y avoir aussi au théâtre des femmes qui n'ont rien à se reprocher. Mais je sais par nos messieurs que ce sont des exceptions. Au théâtre, pour des raisons commerciales, on